

Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élançe,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence,
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je le hais et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe,
Nourrissant de leurs suc la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand devant notre porte,
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

(*Les Destinées.*)

ALFRED DE VIGNY.

PREMIER DÉSIR

Une femme!!! Jamais une bouche de femme
N'a soufflé sur mon front!... ne m'a baisé d'amour!...
Jamais je n'ai senti, sous deux lèvres de flamme,
Mes deux yeux se fermer et s'ouvrir tour à tour!...
Et jamais un bras nu, jamais deux mains croisées,
Comme un double lien, autour de moi passées,
N'ont attiré mon corps vers un bien inconnu!...
Jamais un œil de femme au mien n'a répondu!...
Une femme!... Une femme!... Oh! qui pourra me dire
Si jamais une femme, avec son doux sourire,
Avec son sein qui bat, et qui fait palpiter,
Avec sa douce voix qu'il est doux d'écouter,
Si jamais une femme, aimable et prévenante,
Amie aux mauvais jours; aux jours heureux, amante;
Si cet ange du ciel un jour me sourira!...
Si sa main à ma main quelquefois répondra!...
Je suis jeune, et pourtant la gaieté m'est ravie.
Et pourtant sans plaisir je dépense la vie;
Et souvent, quand, pour moi, les heures de la nuit
S'écoulaient sans sommeil, sans songes et sans bruit,
Il passe dans mon cœur de brûlantes pensées,
D'invincibles désirs, des fougues insensées...
Je ne respire plus!... c'est alors que ma voix
Murmure un nom, tout bas... C'est alors que je vois

M'apparaître à demi, jeune, voluptueuse,
Sur ma couche penchée, une femme amoureuse,
Une image de femme, une femme... Oh! pourquoi,
Quand mes bras étendus vont l'attirer vers moi,
Fuit-elle tout d'un coup, ainsi qu'une ombre vaine?...
Sur sa trace parfois le délire m'entraîne :
Je m'élançe, j'appelle... Au silence profond,
A l'ombre où je m'égare, à l'air qui m'environne,
Au sommeil qui me fuit, au lit que j'abandonne,
Je demande une femme... et rien ne me répond!...
Rien!... rien autour de moi!... Comme arraché d'un songe,
Je m'arrête soudain... Je m'étonne... Je songe
Que je suis seul, tout seul... tout seul!... et j'ai vingt ans!
Tout seul!... et mon cœur brûle!... O toi que j'ai rêvée,
Femme, à mes longs baisers si souvent enlevée,
Ne viendras-tu jamais?... Viens... Oh! viens... je t'attends!

(*Le Sylphe.*)

CHARLES DOVALLE.

Né à Montreuil-Belley en 1807, CHARLES DOVALLE fut tué en duel le 30 novembre 1829, par un acteur du nom de Brunot. Cet acteur portait le surnom de *Mira*, et Dovalle avait fait avec ce sobriquet un jeu de mots que le comédien n'avait trouvé ni bon..., ni *beau!*... A la première reprise, à l'épée, Dovalle, quoique ignorant l'escrime, blessa Mira; celui-ci, furieux, fort habile tireur, demanda que le duel continuât au pistolet. La quatrième balle atteignit le jeune poète en pleine poitrine. Charles Dovalle était doué de cet ardent amour pour la poésie qui imprime aux œuvres un accent durable. Ses vers, où domine une note tendre, un peu lamartinienne, sont empreints de sensualisme; mais leur forme est peu rythmique. Ses débuts permettent d'affirmer qu'il eût facilement acquis de lui-même la fermeté d'exécution qui manque aux œuvres de sa courte jeunesse.

BIEN PERDU

Entre quinze et vingt ans, le cœur tout neuf, qui sort
De sa torpeur première et qui commence à vivre,
S'enflamme quelquefois tout de bon, et s'enivre,
Dans un profond secret, d'un amour grand et fort.

Honteux de laisser voir cette ardeur qui le mord,
C'est sous un dehors calme et serein qu'il s'y livre;
Et l'on se dit, craignant les troubles qui vont suivre :
N'éveillons pas trop tôt le cœur d'enfant qui dort.

Grâce aux cachets, fermoirs et scellés qu'on y pose,
Homme et femme, à cet âge, ont l'âme si bien close,
Qu'on n'en peut soupçonner les intimes combats.

On serait bien surpris, si l'on pouvait y lire : —
Combien dans leur jeunesse, ont aimé sans le dire !
Combien furent aimés, qui ne le sauront pas !

(*Colifichets.*)

AMÉDÉE POMMIER.

AMÉDÉE POMMIER, né en 1804, mort en 1877, peu connu, n'exerça qu'une faible séduction sur le public. Ses poèmes sont écrits avec une verve endiablée et une crudité d'expression assez brutale.

M. Pierre Fons, dans une excellente étude sur la Philosophie de l'amour (*Le Réveil de Pallas*, Sansot, éd.), dit à propos de

ce sonnet qui est d'un ton inattendu chez ce poète : « Il est curieux de soustraire à la tourmente romantique telles rares pièces que ne devront pas méconnaître les anthologues de demain, et où s'affirme déjà une poétique sensibilité toute proche de Sully-Prudhomme et de Verlaine:.... Les quatorze vers suivants, si inconnus, de l'obscur lauréat de l'Académie Française que fut sous la monarchie de Louis-Philippe l'intermittent vaudevilliste Amédée Pommier, évoqueront toujours pour la discrète sensibilité moderne quelques images mortes mais inviolables. »

Sans partager tout à fait l'enthousiasme un peu trop vif de M. Fons pour ce sonnet, où les scories ne manquent pas, nous avons cependant tenu à le donner, car il fixe, avec émotion, une nuance d'âme, un passage subtil de la sentimentalité à de futures morbidesses.

TRISTESSE D'OLYMPIO

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas
[mornes ;
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes
Sur la terre étendu,
L'air était plein d'encens et les prés de verdure
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
Son cœur s'est répandu.

L'automne souriait ; les coteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine ;
Le ciel était doré ;
Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut être à Dieu quelque chose de l'homme,
Chantaient leur chant sacré.

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La mesure où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdus,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié.

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
Les vergers en talus.

Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus.

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,
Y réveille l'amour,
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose
Se poser tour à tour.

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin ;
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques ;
Il rêva jusqu'au soir ;
Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour, le ciel, face divine,
Le Lac, divin miroir.

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria,

Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe,
Alors il s'écria :

« — O douleur ! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

« Nos chambres de feuillage en halliers sont changées ;
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé ;
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé.

« Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre, elle buvait en descendant des bois ;
Elle prenait de l'eau dans la main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts !

« On a pavé la route âpre et mal aplanie,
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,
Et de sa petitesse étalant l'ironie,
Son pied charmant semblait rire à côté du mien.

« La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,
Où jadis, pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

« La forêt ici manque et là s'est agrandie.
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant ;
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent !

« N'existons-nous donc plus ? Avons-nous eu notre heure ?
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus ?
L'air joue avec la branche au moment où je pleure ;
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir ;
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir !

« Car personne ici-bas ne termine et n'achève ;
Les pires des humains sont comme les meilleurs ;
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

« Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tâche,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité !

« D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites.
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus.

« Quoi donc ! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes !
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes !
L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?

« Nous vous comprenions tant ! doux attentifs, austères,
Tout nos échos s'ouvraient si bien à votre voix !
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois !

« Répondez, vallon pur, répondez, solitude,
O nature abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau.

« Est-ce que vous serez à ce point insensible
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire et de chanter toujours ?

« Est-ce que, nous sentant errer dans vos retraites,
Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,
Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes
Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois ?

« Est-ce que vous pourriez, sans tristesse et sans plainte,
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,
Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas ?

« Et s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,
Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,
Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :
— Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts ?

« Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours ;

« Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme,
Il plonge dans la nuit l'ancre où nous rayonnons ;
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

« Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré nous tenant par la main !

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

« Mais toi, rien ne t'efface, amour ! toi qui nous charmes !
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard !
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes ;
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine
Où gisent ses vertus et ses illusions ;

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles,
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur un champ de batailles,
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

« Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,
Loin des objets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ;

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile... —
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir! »

(*Les Rayons et les Ombres.*)

VICTOR HUGO.

La gloire multiforme et indiscutable de VICTOR HUGO (1802-1885) et surtout l'incomparable popularité qui l'entoura rendent vaine toute notice sur ce poète que la foule tient pour notre plus grand lyrique. Son œuvre, et même sa personne, ont subi de violentes attaques de la part des plus remarquables esprits de la jeunesse littéraire actuelle. M. Pierre Lasserre, dans son *Essai sur le Romantisme français* (Mercure de France, éditeur), M. Georges Grappe, dans son *Jardin de Sainte-Beuve* (Stock, éditeur), MM. Lucien Corpechot, Jean Carrère, Eugène Monfort, bien d'autres, lui ont reproché entre autres choses sa manie du *développement* et son goût pour l'exagération malade du *moi*. Ils ont signalé ces tares jusque dans des pièces comme la *Tristesse d'Olympio* qui contient néanmoins tant d'admirables vers, soulevés par un souffle irrésistible.

Le Lac de Lamartine et *Souvenir* de Musset, avec la *Tristesse d'Olympio* fixent toute une époque sentimentale : le premier de ces poèmes exprime surtout le besoin d'infini ; le second perçoit au delà de l'amour, cruel et transitoire, l'idée abstraite de l'amour ; *Olympio*, enfin, s'absorbe, s'illusionne dans l'imagination qui, par le souvenir, récréant le décor des aventures amoureuses, ranime un fantôme de la passion morte et apaise la douleur par des images et des rythmes.

On voit combien sont grandes, à la fois, entre ces trois pièces les analogies et les dissemblances. Il plane sur celle de Hugo une imprécision d'idée, une exaltation passionnelle, une richesse verbale qui constituèrent la meilleure part de sa beauté.

LA NUIT D'ÉTÉ

Hier la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles
Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles !
Tant son calme était frais, tant son souffle était doux !
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées !
Tant elle répandait d'amoureuses rosées
Sur les fleurs et sur nous !

Moi j'étais devant toi, plein de joie et de flamme,
Car tu me regardais avec toute ton âme.
J'admirais la beauté dont ton front se revêt.
Et, sans même qu'un mot révélât ta pensée,
La tendre rêverie en ton cœur commencée
Dans mon cœur s'achevait,

Et je bénissais Dieu, dont la grâce infinie
Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie,
Qui, pour me rendre calme et pour me rendre heureux,
Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,
Si pleines de rayons, de parfums, de murmures,
Si douces toutes deux !

Oh ! oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde !
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde !
Lui qui charme mon cœur ! lui qui ravit mes yeux !
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère !
C'est lui qui fait briller ton regard sur la terre
Comme l'étoile aux cieux !

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose !
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour.
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
A versé la beauté, comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour !

Laisse-toi donc aimer ! — Oh, l'amour c'est la vie.
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie
Quand on voit la jeunesse au couchant décliner.
Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne.
La beauté c'est le front, l'amour c'est la couronne.
Laisse-toi couronner !

Ce qui remplit une âme, hélas ! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats ;
Ni l'ambition folle, occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas.

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur.

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour ;
Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour.

(Les Chants du Crépuscule.)

VICTOR HUGO.

PUISQUE J'AI MIS MA LÈVRE... (1)

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encore pleine ;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli ;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux ;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux ;

(1) Ce poème et les précédents, notes tendres si rares dans Victor Hugo, lui ont été inspirés par la passion qu'il éprouva pour M^{lle} Juliette Drouet, une actrice de second plan, qu'il avait connue aux répétitions de *Lucrece Borgia*, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin en 1833. Ce fut sa grande liaison, acceptée par M^{me} Adèle Hugo elle-même, et il y resta fidèle jusqu'à la fin de ses jours. On a dit de Juliette Drouet : « Pendant cinquante ans, de 1833 jusqu'à sa mort en 1883, elle fut la muse inspiratrice du poète et l'enveloppa de sa tendresse et de son dévouement. Elle n'existait que pour son « petit homme bien aimé », son dieu qu'elle adorait comme une vivante incarnation de ses rêves les plus inaccessibles. Les lettres qu'elle lui adressait quotidiennement — on en compte souvent trois dans une seule journée — témoignent éloquemment de l'influence presque magnétique que Victor Hugo exerçait sur elle... » Une de ses lettres exprime curieusement son caractère : « Je t'aime, cela est patent, je suis emportée, violente, mal embouchée, ceci n'est pas tout à fait ma faute, et je n'en veux prendre qu'à moitié la responsabilité, d'autant que dans mes violences il y a autant de peur que de mauvaises habitudes d'éducation. Je t'aime, mon Victor, à travers mon mauvais caractère... »

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas! voilé toujours;
Puisque j'ai vu sombrer dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours;

Je puis maintenant dire aux rapides années :
— Passez! passez toujours! je n'ai plus à vieillir!
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir!

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre!
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli!

(Les Chants du Crépuscule.)

VICTOR HUGO.

LA NUIT D'OCTOBRE

LE POÈTE

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve.
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève,
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

LA MUSE

Qu'aviez-vous donc, ô mon poète !
Et quelle est la peine secrète
Qui de moi vous a séparé ?
Hélas ! je m'en ressens encore.
Quel est donc ce mal que j'ignore
Et dont j'ai si longtemps pleuré ?

LE POÈTE

C'était un mal vulgaire et bien connu des hommes ;
Mais, lorsque nous avons quelque ennui dans le cœur,
Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
Que personne avant nous n'a senti la douleur.

LA MUSE

Il n'est de vulgaire chagrin
Que celui d'une âme vulgaire.

Ami, que ce triste mystère
S'échappe aujourd'hui de ton sein.
Crois-moi, parle avec confiance ;
Le sévère dieu du silence
Est un des frères de la Mort ;
En se plaignant on se console ;
Et quelquefois une parole
Nous a délivré d'un remord.

LE POÈTE

S'il fallait maintenant parler de ma souffrance,
Je ne sais trop quel nom elle devrait porter,
Si c'est amour, folie, orgueil, expérience,
Ni si personne au monde en pourrait profiter.
Je veux bien toutefois t'en raconter l'histoire,
Puisque nous voilà seuls, assis près du foyer.
Prends cette lyre, approche, et laisse ma mémoire
Au son de tes accords doucement s'éveiller.

LA MUSE

Avant de me dire ta peine,
O poète ! en es-tu guéri ?
Songe qu'il t'en faut aujourd'hui
Parler sans amour et sans haine.
S'il te souvient que j'ai reçu
Le doux nom de consolatrice,
Ne fais pas de moi la complice
Des passions qui t'ont perdu.

LE POÈTE

Je suis si bien guéri de cette maladie,
Que j'en doute parfois lorsque j'y veux songer ;
Et quand je pense aux lieux où j'ai risqué ma vie,
J'y crois voir à ma place un visage étranger.
Muse, sois donc sans crainte ; au souffle qui t'inspire
Nous pouvons sans péril tous deux nous confier.
Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.

LA MUSE

Comme une mère vigilante
Au berceau d'un fils bien-aimé
Ainsi je me penche tremblante
Sur ce cœur qui m'était fermé.
Parle, ami ; — ma lyre attentive
D'une note faible et plaintive
Suit déjà l'accent de ta voix,
Et dans un rayon de lumière,
Comme une vision légère,
Passent les ombres d'autrefois.

LE POÈTE

Jours de travail ! seuls jours où j'ai vécu
O trois fois chère solitude !
Dieu soit loué, j'y suis donc revenu,
A ce vieux cabinet d'étude !

Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
Fauteuils poudreux, lampe fidèle,
O mon palais, mon petit univers,
Et toi, Muse, ô jeune immortelle,
Dieu soit loué, nous allons donc chanter !
Oui, je veux vous ouvrir mon âme,
Vous saurez tout, et je vais vous conter
Le mal que peut faire une femme ;
Car c'en est une, ô mes pauvres amis
(Hélas ! vous le saviez peut-être) !
C'est une femme à qui je fus soumis,
Comme le serf l'est à son maître.
Joug détesté ! c'est par là que mon cœur
Perdit sa force et sa jeunesse ; —
Et cependant, auprès de ma maîtresse,
J'avais entrevu le bonheur.
Près du ruisseau, quand nous marchions ensemble,
Le soir, sur le sable argentin,
Quand devant nous le blanc spectre du tremble
De loin nous montrait le chemin ;
Je vois encore, aux rayons de la lune,
Ce beau corps plier dans mes bras, ...
N'en parlons plus ; ... — je ne prévoyais pas
Où me conduirait la Fortune.
Sans doute alors la colère des dieux
Avait besoin d'une victime ;
Car elle m'a puni comme d'un crime
D'avoir essayé d'être heureux.

LA MUSE

L'image d'un doux souvenir
Vient de s'offrir à ta pensée.
Sur la trace qu'il a laissée
Pourquoi crains-tu de revenir ?
Est-ce faire un récit fidèle
Que de renier ses beaux jours ?
Si ta fortune fut cruelle,
Jeune homme, fais du moins comme elle,
Souris à tes premiers amours.

LE POÈTE

Non, — c'est à mes malheurs que je prétends sourire.
Muse, je te l'ai dit : je veux, sans passion,
Te conter mes ennuis, mes rêves, mon délire,
Et t'en dire le temps, l'heure et l'occasion.
C'était, il m'en souvient, par une nuit d'automne,
Triste et froide, à peu près semblable à celle-ci ;
Le murmure du vent, de son bruit monotone,
Dans mon cerveau lassé berçait mon noir souci.
J'étais à la fenêtre, attendant ma maîtresse ;
Et, tout en écoutant dans cette obscurité,
Je me sentais dans l'âme une telle détresse,
Qu'il me vint le soupçon d'une infidélité.
La rue où je logeais était sombre et déserte ;
Quelques ombres passaient, un falot à la main ;
Quand la bise soufflait dans la porte entr'ouverte,
On entendait de loin comme un soupir humain.

Je ne sais, à vrai dire, à quel fâcheux présage
Mon esprit inquiet alors s'abandonna.
Je rappelais en vain un reste de courage,
Et me sentis frémir lorsque l'heure sonna.
Elle ne venait pas. Seul, la tête baissée,
Je regardai longtemps les murs et le chemin, —
Et je ne t'ai pas dit quelle ardeur insensée
Cette inconstante femme allumait en mon sein ;
Je n'aimais qu'elle au monde, et vivre un jour sans elle
Me semblait un destin plus affreux que la mort.
Je me souviens pourtant qu'en cette nuit cruelle,
Pour briser mon lien je fis un long effort.
Je la nommai cent fois perfide et déloyale,
Je comptai tous les maux qu'elle m'avait causés,
Hélas ! au souvenir de sa beauté fatale,
Quels maux et quels chagrins n'étaient pas apaisés !
Le jour parut enfin. — Las d'une vaine attente,
Sur le bord du balcon je m'étais assoupi ;
Je rouvris la paupière à l'aurore naissante,
Et je laissai flotter mon regard ébloui.
Tout à coup, au détour de l'étroite ruelle,
J'entends sur le gravier marcher à petit bruit...
Grand Dieu ! préservez-moi ! je l'aperçois, c'est elle ;
Elle entre. — D'où viens-tu ? qu'as-tu fait cette nuit ?
Réponds, que me veux-tu ? qui t'amène à cette heure ?
Ce beau corps, jusqu'au jour, où s'est-il étendu ?
Tandis qu'à ce balcon, seul, je veille et je pleure,
En quel lieu, dans quel lit, à qui souriais-tu ?

Perfide! audacieuse! est-il encor possible
Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers?
Que demandes-tu donc? par quelle soif horrible
Oses-tu m'attirer dans tes bras épuisés!
Va-t'en, retire-toi, spectre de ma maîtresse!
Rentre dans ton tombeau, si tu t'en es levé;
Laisse-moi pour toujours oublier ma promesse,
Et, quand je pense à toi, croire que j'ai rêvé!

LA MUSE

Apaise-toi je t'en conjure;
Tes paroles m'ont fait frémir.
O mon bien-aimé! ta blessure
Est encor prête à se rouvrir.
Hélas! elle est donc bien profonde?
Et les misères de ce monde
Sont si lentes à s'effacer!
Oublie, enfant, et de ton âme
Chasse le nom de cette femme,
Que je ne veux pas prononcer.

LE POÈTE

Honte à toi qui la première
M'as appris la trahison
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison!
Honte à toi, femme à l'œil sombre,
Dont les funestes amours

Ont enseveli dans l'ombre
Mon printemps et mes beaux jours !
C'est ta voix, c'est ton sourire,
C'est ton regard corrupteur,
Qui m'ont appris à maudire
Jusqu'au semblant du bonheur ;
C'est ta jeunesse et tes charmes
Qui m'ont fait désespérer,
Et si je doute des larmes,
C'est que je t'ai vu pleurer.
Honte à toi ! j'étais encore
Aussi simple qu'un enfant ;
Comme une fleur à l'aurore,
Mon cœur s'ouvrait en t'aimant.
Certes ce cœur sans défense
Put sans peine être abusé,
Mais lui laisser l'innocence
Était encor plus aisé.
Honte à toi ! tu fus la mère
De mes premières douleurs,
Et tu fis de ma paupière
Jaillir la source des pleurs !
Elle coule, sois-en sûre,
Et rien ne la tarira ;
Elle sort d'une blessure
Qui jamais ne guérira ;
Mais dans cette source amère
Du moins je me laverai,

Et j'y laisserai, j'espère,
Ton souvenir abhorré.

LA MUSE

Poète, c'est assez. Auprès d'une infidèle,
Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour,
N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle ;
Si tu veux être aimé, respecte ton amour.
Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Epargne-toi du moins le tourment de la haine ;
A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.
Les morts dorment en paix dans le sein de la terre :
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence ?
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.

Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs ;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu,
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre,
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté ?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?
N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse ?
Et, lorsqu'en t'endormant tu lui serres la main,
Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse
Ne rend-il pas plus doux son sourire divin ?
N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble
Au fond des bois fleuris, sur le sable argentin !
Et, dans ce vert palais, le blanc spectre du tremble
Ne sait-il plus, le soir, vous montrer le chemin ?

Ne vois-tu pas alors, aux rayons de la lune,
Plier comme autrefois un beau corps dans tes bras ?
Et, si dans le sentier tu trouvais la Fortune,
Derrière elle, en chantant, ne marcherais-tu pas ?
De quoi te plains-tu donc ? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi, sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience,
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur ?
O mon enfant ! plains-la, cette belle infidèle,
Qui fit couler jadis les larmes de tes yeux ;
Plains-la ! c'est une femme, et Dieu t'a fait, près d'elle,
Deviner, en souffrant, le secret des heureux.
Sa tâche fut pénible ; elle t'aimait peut-être ;
Mais le destin voulait qu'elle brisât ton cœur.
Elle savait la vie, et te l'a fait connaître ;
Une autre a recueilli le fruit de ta douleur.
Plains-la ! son triste amour a passé comme un songe ;
Elle a vu ta blessure et n'a pu la fermer.
Dans ses larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge.
Quand tout l'aurait été, plains-la ! tu sais aimer.

LE POÈTE

Tu dis vrai : la haine est impie,
Et c'est un frisson plein d'horreur
Quand cette vipère assoupie
Se déroule dans notre cœur.
Ecoute-moi donc, ô déesse !
Et sois témoin de mon serment :

Par les yeux bleus de ma maîtresse,
Et par l'azur du firmament ;
Par cette étincelle brillante
Qui de Vénus porte le nom,
Et, comme une perle tremblante,
Scintille au loin sur l'horizon ;
Par la grandeur de la nature,
Par la bonté du Créateur,
Par la clarté tranquille et pure
De l'astre cher au voyageur,
Par les herbes de la prairie,
Par les forêts, par les prés verts,
Par la puissance de la vie,
Par la sève de l'univers,
Je te bannis de ma mémoire,
Reste d'un amour insensé,
Mystérieuse et sombre histoire
Qui dormiras dans le passé !
Et toi qui, jadis, d'une amie
Portas la forme et le doux nom,
L'instant suprême où je t'oublie
Doit être celui du pardon.
Pardonnons-nous ; — je romps le charme
Qui nous unissait devant Dieu.
Avec une dernière larme
Reçois un éternel adieu.
— Et maintenant, blonde rêveuse,
Maintenant, Muse, à nos amours !

Dis-moi quelque chanson joyeuse,
Comme au premier temps des beaux jours.
Déjà la pelouse embaumée
Sent les approches du matin ;
Viens éveiller ma bien-aimée,
Et cueillir les fleurs du jardin.
Viens voir la nature immortelle
Sortir des voiles du sommeil ;
Nous allons renaître avec elle
Au premier rayon du soleil !

Octobre 1837.

(*Poésies Nouvelles.*)

ALFRED DE MUSSET.

ALFRED DE MUSSET (1810-1857) est le poète même de l'Amour. L'amour rythma sa vie et lui inspira à peu près toutes ses œuvres. On connaît par les beaux livres de M. Paul Mariéton (*Une Histoire d'amour*, Ollendorf, éditeur) et de M. Charles Maurras (*Les Amants de Venise*, Fontemoing, éditeur), l'histoire dramatique et douloureuse de la passion qui unit George Sand et Alfred de Musset, tortura celui-ci, l'affola, le conduisit à la débauche, trompeuse consolatrice, puis au tombeau.

Dans une strophe sublime il a dit lui-même le désordre que cet amour d'abord si beau, si fort et si idéal (satisfaction de ses suprêmes rêves romantiques), ensuite si cruel, si désolé, après la fuite de George Sand avec le médecin vénitien Pagello, mit dans sa destinée :

*J'ai perdu ma force et ma vie
Et mes amis et ma gaieté.
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie !*

De longues et excessives polémiques sur ce sujet ont divisé les historiens et les littérateurs : les uns tenant pour M^{me} Sand,

les autres, beaucoup plus nombreux, pour Musset. Il faut croire que si la conduite de celle-là fut féroce pour celui-ci, par la vertu de l'égoïste inconscience des femmes, Musset n'avait sans doute pas satisfait l'ardeur amoureuse, disons même le tempérament exigeant de « Lélia ». Celle-ci, dès lors, était, à ses propres yeux, justifiée de toute conduite.

Quoi qu'il en soit, nous devons à cette émouvante aventure quelques-uns des plus beaux, des plus sincères, des plus déchirants hymnes d'amour qui soient dans toutes les littératures. Tous les états d'âme, qui sont les colorations innombrables d'un sentiment unique et dominateur, y paraissent, depuis la tendresse jusqu'à la haine, depuis la colère méchante jusqu'à la magnanimité.

La langue n'est pas sans négligences, mais la pensée est toujours précise et noble, le cœur toujours spontané, généreux, ardent, le rythme nombreux et souple.

Entre les quatre *Nuits* (1), nous avons choisi la *Nuit d'Octobre* qui, si elle n'est pas connue pour ses « passages de bravoure », est la plus profonde, la seule qui dise toute l'âme complexe de Musset, amant et poète. Nous y avons joint *Souvenir* dont nous parlions à propos de la *Tristesse d'Olympio*, de Victor Hugo, et certains autres petits poèmes dont nous dirons quelques mots au passage.

(1) Fasquelle et Lemerre, éditeurs

CHANSON ⁽¹⁾

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
C'est perdre en désirs le temps du bonheur?

Il m'a répondu : Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez d'aimer sa maîtresse ;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les plaisirs passés?

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez de tant de tristesse?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
C'est à chaque pas trouver la douleur?

Il m'a répondu : Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse ;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les chagrins passés?

(*Premières Poésies.*)

ALFRED DE MUSSET.

(1) L'impalpable musique, qui devait vers la fin du siècle faire l'originalité de toute une pléiade de poètes, est déjà en germe dans cette mélancolique cantilène au rythme monotone, aux reprises lancinantes.

Nous l'avons fait précéder, pour les raisons que l'on devine, de la *Nuit d'Octobre* (1837), bien qu'elle soit bien antérieure et date de 1831.

SOUVENIR ⁽¹⁾

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe et la plus ignorée
Où dorme un souvenir !

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait le chemin ?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis, dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

(1) Voir ci-dessus le commentaire sur *La Tristesse d'Olympio*.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas,
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas ?

Ah ! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé !
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé !

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères,
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.
Tout respire en ces lieux ; les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits ;
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour ;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie,
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie ?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant ;
Et rien qu'en regardant cette vallée amie,
Je redeviens enfant.

O puissance du temps ! ô légères années !
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets ;
Mais la pitié nous prend et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fut si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n'ont point aimé !

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur ?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur ?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit ?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit ?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Eh quoi ! l'infortuné qui trouve une étincelle
Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis.
Qui saisit cette flamme et qui fixe sur elle
Ses regards éblouis ;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie,
Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve en pleurant.
Tu lui dis qu'il se trompe, et que sa faible joie
N'est qu'un affreux tourment !

Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,
D'un éternel baiser !

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,
Et qui pourra jamais aimer la vérité,
S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine
Dont quelqu'un n'ait douté ?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures ?
Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas !
Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures
Ne vous dérangent pas ;

Mais, lorsque par hasard le destin vous ramène
Vers quelque monument d'un amour oublié,
Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine
Qu'il vous heurte le pié.

Et vous criez alors que la vie est un songe ;
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge
Ne dure qu'un instant.

Malheureux ! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie ;
Ne le regrettez pas !

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
Vos agitations dans la fange et le sang,
Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière :
C'est là qu'est le néant !

Mais que vous revient-il de vos froides doctrines ?
Que demandent au ciel ces regrets inconstants
Que vous allez semant sur vos propres ruines,
A chaque pas du Temps ?

Oui, sans doute, tout meurt ; ce monde est un grand rêve,
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et les astres sans nom que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés ;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile.
Etourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Être immobile
Qui regarde mourir!

— Insensés ! dit le Sage. — Heureux ! dit le Poète.
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,
Si le vent te fait peur ?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres,
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
Devenue elle-même un sépulcre blanchi
Une tombe vivante où flottait la poussière
De notre mort chéri,

De notre pauvre amour, que, dans la nuit profonde,
Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé !
C'était plus qu'une vie, hélas ! c'était un monde
Qui s'était effacé ?

Oui, jeune et belle encor, plus belle osait-on dire,
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois
Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire,
Et c'était une voix ;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,
Ces regards adorés dans les miens confondus ;
Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage,
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,
Et j'aurais pu crier : « Qu'as-tu fait, infidèle,
Qu'as-tu fait du passé ! »

Mais non : il me semblait qu'une femme inconnue
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux ;
Et je laissai passer cette froide statue
En regardant les cieux.

Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé.
Eh bien ! qu'importe encore ? O nature, ô ma mère !
En ai-je moins aimé ?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête ;
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché ;
Comme le matelot brisé par la tempête,
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : « A cette heure, en ce lieu,
Un jour je fus aimé, j'aimais, elle était belle.
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
Et je l'emporte à Dieu ! »

Février 1841.

(*Poésies Nouvelles.*)

ALFRED DE MUSSET.

ADIEU SUZON (1)

Adieu, Suzon, ma rose blonde,
Qui m'as aimé pendant huit jours :
Les plus courts plaisirs de ce monde
Souvent font les meilleurs amours.
Sais-je, au moment où je te quitte,
Où m'entraîne mon astre errant ?
Je m'en vais pourtant, ma petite,
Bien loin, bien vite,
Toujours courant.

(1) Alfred de Musset, causeur charmant, cœur ouvert, ami fidèle, devait avoir une nature gaie. Il l'avait, en effet; le malheur seul l'assombrit. Nous avons tenu à donner cette chanson d'un enjouement si distingué, qui est une note fréquente dans ses premiers poèmes, et que l'on rencontre même dans les derniers.

M^{me} Martellet, qui fut pendant dix ans la gouvernante de M. de Musset, a raconté, dans d'amusants souvenirs, l'origine de cette piécette.

Musset était en villégiature chez des amis de son oncle, M. Desherbiers. Il était le « lion » de cette société et toutes les jeunes filles raffolaient du poète spirituel et beau. L'une d'elles fut tellement prise qu'elle osa venir un soir dans la chambre de Musset « toute pâle de désir dans sa robe blanche ».

« Au lieu d'ouvrir les bras, le poète tomba à genoux; il admira les beaux cheveux, mais ne les dénoua pas. » Huit nuits la jeune fille revint. Alfred de Musset eut le courage de résister « estimant que profiter d'un « pareil affolement serait une vilénie déshonorante pour lui. »

Il écrivit alors cette pièce où il y a ce vers si triste :

Adieu; le bonheur reste au gîte.

et, quelque temps après, celle qui suit : *Bonjour, Suzon!*

Je pars, et sur ma lèvre ardente
Brûle encor ton dernier baiser.
Entre mes bras, chère imprudente,
Ton beau front vient de reposer.
Sens-tu mon cœur, comme il palpite ?
Le tien, comme il battait gaiement !
Je m'en vais pourtant, ma petite,
 Bien loin, bien vite,
 Toujours t'aimant.

Paf ! c'est mon cheval qu'on apprête,
Enfant, que ne puis-je en chemin
Emporter ta mauvaise tête,
Qui m'a tout embaumé la main !
Tu souris, petite hypocrite,
Comme la nymphe, en t'enfuyant,
Je m'en vais, pourtant, ma petite,
 Bien loin, bien vite,
 Tout en riant.

Que de tristesse et que de charmes,
Tendre enfant, dans tes doux adieux !
Tout m'enivre, jusqu'à tes larmes,
Lorsque ton cœur est dans tes yeux.
A vivre ton regard m'invite ;
Il me consolerait mourant.
Je m'en vais pourtant, ma petite,
 Bien loin, bien vite,
 Tout en pleurant.

Que notre amour, si tu m'oublies,
Suzon, dure encore un moment ;
Comme un bouquet de fleurs pâlies,
Cache-le dans ton sein charmant !
Adieu : le bonheur reste au gîte ;
Le souvenir part avec moi :
Je l'emporterai, ma petite,
 Bien loin, bien vite,
 Toujours à toi.

(Poésies nouvelles.)

ALFRED DE MUSSET.

BONJOUR, SUZON !

Bonjour, Suzon, ma fleur des bois !
Es-tu toujours la plus jolie ?
Je reviens, tel que tu me vois,
D'un grand voyage en Italie.
Du paradis j'ai fait le tour ;
J'ai fait des vers, j'ai fait l'amour,
 Mais que t'importe ?
Je passe devant ta maison ;
 Ouvre ta porte,
 Bonjour, Suzon !

Je t'ai vue au temps des lilas,
Ton cœur joyeux venait d'éclorre,
Et tu disais : « Je ne veux pas,
Je ne veux pas qu'on m'aime encore. »
Qu'as-tu fait depuis mon départ ?
Qui part trop tôt revient trop tard.
 Mais que m'importe ?
Je passe devant ta maison ;
 Ouvre ta porte,
 Bonjour, Suzon !

A GEORGE SAND (1)

I

Te voilà revenu dans mes nuits étoilées,
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
Amour, mon bien suprême et que j'avais perdu !
J'ai cru, pendant trois ans, te vaincre et te maudire,
Et toi, les yeux en pleurs, avec ton doux sourire,
Au chevet de mon lit te voilà revenu.

Eh bien ! deux mots de toi m'ont fait le roi du monde.
Mets ta main sur mon cœur, sa blessure est profonde ;
Élargis-là, bel ange, et qu'il en soit brisé.
Jamais amant aimé, mourant pour sa maîtresse,
N'a dans des yeux plus noirs bu la céleste ivresse,
Nul sur un plus beau front ne l'a jamais baisé !

(2 août 1833.)

(1) Ces stances haletantes, saccadées, sanglantes, restées longtemps inédites et que le poète écrivit en diverses époques d'angoisse, après avoir quitté George Sand, ont été réunies pour la première fois par la *Revue de Paris* (1^{er} novembre 1896). Retrouvées dans des lettres de Musset à George Sand, elles avaient déjà parues en partie dans diverses publications.

II

Puisque votre moulin tourne avec tous les vents,
Allez, braves humains, où le vent vous entraîne ;
Jouez, en bons bouffons, la comédie humaine,
Je vous ai trop connus pour être de vos gens.

Ne croyez pourtant pas qu'en quittant votre scène,
Je garde contre vous ni colère, ni haine,
Vous qui m'avez fait vieux peut-être avant le temps ;
Peu d'entre vous sont bons, moins encor sont méchants.

Et nous, vivons à l'ombre, ô ma belle maîtresse !
Faisons-nous des amours qui n'ont pas de vieillesse ;
Que l'on dise de nous, quand nous mourrons tous deux :

« Ils n'ont jamais connu la crainte ni l'envie ;
Voilà le sentier vert, où durant cette vie,
En se parlant tout bas, ils souriaient entre eux. »

(1834.)

III

Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus
De tout ce que mon cœur renfermait de tendresse,
Quand, dans la nuit profonde, ô ma belle maîtresse,
Je venais en pleurant tomber dans tes bras nus.

La mémoire en est morte, un jour je te l'ai ravie,
Et cet amour si doux qui faisait sur la vie
Glisser dans un baiser nos deux cœurs confondus
Toi, qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus.

(1834.)

IV

Il faudra bien t'y faire à cette solitude,
Pauvre cœur désolé, tout prêt à se rouvrir,
Qui sait si mal aimer et sait si bien souffrir
Il faudra bien t'y faire ; et sois sûr que l'étude,

La veille et le travail ne pourront te guérir.
Tu vas pendant longemps faire un métier bien rude,
Toi, pauvre enfant gâté, qui n'as pas l'habitude
D'attendre vainement et sans rien voir venir.

Et pourtant, ô mon cœur, quand tu l'auras perdue
Si tu vas quelque part attendre sa venue
Sur la plage déserte, en vain, tu l'attendras.

Car, c'est toi qu'elle fuit de contrée en contrée
Cherchant, sur cette terre, une tombe ignorée,
Dans quelque triste lieu qu'on ne te dira pas.

(Venise, 1834.)

V

Porte ta vie ailleurs, ô toi qui fut ma vie.
Porte ailleurs ce trésor que j'avais pour tout bien.
Va chercher d'autres lieux, toi qui fut ma patrie.
Va fleurir au soleil, ô ma belle chérie,
Fais riche un autre amour et souviens-toi du mien.

Laisse mon souvenir te suivre loin de France,
Qu'il parte sur ton cœur, pauvre bouquet fané
Lorsque tu l'as cueilli, j'ai connu l'Espérance,
Je croyais au bonheur et toute ma souffrance
Est de l'avoir perdu sans te l'avoir donné !

(10 janvier 1835.)

A. DE MUSSET.

SOUVENIR

Quand il pâlit un soir, et que sa voix tremblante
S'éteignit tout à coup dans un mot commencé ;
Quand ses yeux, soulevant leur paupière brûlante,
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé ;
Quand ses traits plus touchants, éclairés d'une flamme
 Qui ne s'éteint jamais,
S'imprimèrent vivants dans le fond de mon âme,
 Il n'aimait pas : j'aimais !

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

(Élégies et Poésies Nouvelles.)

L'ATTENTE

Il m'aima. C'est alors que sa voix adorée,
M'éveilla tout entière et m'annonça l'amour :
Comme la vigne aimante en secret attirée
Par l'ormeau caressant, qu'elle embrasse à son tour,
Je l'aimai ! D'un sourire il obtenait mon âme.
Que ses yeux étaient doux ! Que j'y lisais d'aveux !
Quand il brûlait mon cœur d'une si tendre flamme,
Comment, sans me parler, me disait-il : « Je veux ? »
Oh ! toi qui m'enchantais, savais-tu ton empire ?
L'éprouvais-tu ce mal, ce bien dont je soupire ?
Je le crois : tu parlais comme on parle en aimant,
Quand ta bouche m'apprit, je ne sais quel serment :
Qu'importe les sermens ! Je n'étais plus moi-même,
J'étais toi, j'écoutais, j'imitais ce que j'aime :
Mes lèvres, loin de toi, retenaient tes accents,
Et ta voix dans ma voix troublait encor mes sens.

Je ne l'imité plus, je me tais, et les larmes,
De tous mes biens perdus ont expié les charmes.
Attends-moi m'as-tu dit. J'attends, j'attends toujours !
L'été, j'attends de toi la grâce des beaux jours ;
L'hiver aussi, j'attends ! Fixée à ma fenêtre
Sur le chemin désert je crois te reconnaître ;
Mais les sentiers rompus ont effrayé tes pas :
Quand ton cœur me cherchait, tu ne les voyais pas !
Ainsi le temps prolonge et nourrit ma souffrance.
Hier, c'est le regret, demain, c'est l'espérance,

Chaque désir trahi me rend à la douleur,
Et jamais, jamais au bonheur !
Le soir, à l'horizon, où s'égare ma vue,
Tu m'apparais encore, et j'attends malgré moi :
La nuit tombe... Ce n'est plus toi ;
Non ! C'est le songe qui me tue.
Il me tue, et je l'aime ! et je veux en gémir.
Mais sur ton cœur jamais ne pourrai-je dormir,
De ce sommeil profond qui rafraîchit la vie ?
Le repos sur ton cœur ! c'est le ciel que j'envie,
Et le ciel irrité met l'absence entre nous.
Ceux qui le font parler me l'ont dit à moi-même,
Il ne veut pas qu'on aime :
Mon Dieu, je n'ose plus aimer qu'à vos genoux ?

Qu'ai-je dit ? Notre amour, c'est le ciel sur la terre.
Il fut, j'en crois mon cœur effrayé d'un remords,
Il fut comme la vie, hélas ! involontaire,
Inévitable aussi comme la mort.
J'ai goûté cet amour ; j'en pleure les délices.
Cher amant ! quand mon sein palpita sous ton sein,
Nos deux âmes étaient complices,
Et tu gardas la mienne, heureuse du larcin :
Oh ! ne me la rends plus ! Que cette âme enchaînée
Triste et passionnée,
Heureuse de se perdre et d'errer après toi,
Te cherche, te rappelle et t'entraîne vers moi !

(*Elégies.*)

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

LES ROSES DE SAADI

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses,
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop pressés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté; les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées,
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée,
Ce soir ma robe encore en est toute embaumée,
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

(*Poésies Posthumes.*)

MARCELINE DESBORDES-VALMORE (1785-1859), nature d'une sensibilité suraiguë, eut une vie des plus douloureuses. Dès l'enfance, le malheur lui fut familier. Sa mère, veuve vers 1799, l'emmena à la Guadeloupe, où elles devaient retrouver des parents riches. A leur arrivée, ces parents étaient morts, et bientôt, prise de la fièvre jaune, la mère de Marceline subissait le même sort. La jeune fille dut rentrer seule en France. Elle

s'engagea au théâtre de Lille à seize ans, puis joua à celui de Rouen, puis enfin Grétry la fit débiter comme chanteuse légère à l'Opéra-Comique. La trop sensible jeune femme ne put continuer; sa voix était si émouvante et l'impressionnait tellement elle-même qu'elle se mettait à pleurer aux premières notes. Marceline reparut alors dans des rôles d'ingénue à l'Odéon, en 1813. En 1817, à Bruxelles, elle épousait un acteur, M. Lanchantin, dit *Valmore*, et commençait une vie pérégrine de tournées théâtrales.

Ch. Baudelaire a dit excellemment d'elle, dans sa notice des *Poètes français*, le remarquable recueil d'Eugène Crepet :

« Si le cri, si le soupir naturel d'une âme d'élite, si l'ambition désespérée du cœur, si les facultés soudaines, irréfléchies, si tout ce qui est gratuit et vient de Dieu, suffisent à faire le grand poète, Marceline Valmore est et sera toujours un grand poète. Il est vrai que si vous prenez le temps de remarquer tout ce qui lui manque de ce qui peut s'acquérir par le travail, sa grandeur se trouvera singulièrement diminuée; mais, au moment même où vous vous sentirez le plus impatienté et désolé par la négligence, par le cahot, par le trouble, que vous prenez, vous, homme réfléchi et toujours responsable, pour un parti pris de paresse, une beauté soudaine, inattendue, non égalable, se dresse, et vous voilà enlevé irrésistiblement au fond du ciel poétique. Jamais aucun poète ne fut plus naturel; aucun ne fut jamais moins artificiel. Personne n'a pu imiter ce charme, parce qu'il est tout original et natif. »

SONNET (1)

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

(*Mes Heures perdues.*)

FÉLIX ARVERS.

(1) Ce sonnet, qui a suscité tant d'hypothèses sur la personnalité de la femme qui l'avait inspiré, parut, pour la première fois, en 1833, dans le recueil intitulé *Mes Heures perdues*. On crut longtemps que la Muse d'Arvers n'était autre que la Muse du *Livre d'Amour* de Sainte-Beuve, Adèle Hugo. On sait aujourd'hui que le poète écrivit ce douloureux poème d'amour pour la fille de Charles Nodier ; M^{me} Menessier-Nodier, musicienne remarquable, à laquelle Alfred de Musset adressa plusieurs fois des vers.

Félix Arvers qui publia en 1833 son unique volume de poésies, ne survit que par ce sonnet, qui doit à la sincérité du sentiment si fréquent, si émouvant qu'il exprime, d'être dans la mémoire de tous.

Né en 1806, mort en 1851, Arvers a donné nombre de comédies et de vaudevilles.

SONNET

Lorsque je vous dépeins cet amour sans mélange,
Cet amour à la fois ardent, grave et jaloux,
Que maintenant je porte au fond du cœur pour vous,
Et dont je me raillais jadis, ô mon jeune ange,

Rien de ce que je dis ne vous paraît étrange,
Rien n'allume en vos yeux un éclair de courroux ;
Vous dirigez vers moi vos regards longs et doux !
Votre pâleur nacrée en incarnat se change.

Il est vrai, — dans la mienne, en la forçant un peu,
Je puis emprisonner votre main blanche et frêle,
Et baiser votre front si pur sous la dentelle.

Mais — ce n'est pas assez pour un amour de feu ;
Non, ce n'est pas assez de souffrir qu'on vous aime,
Ma belle paresseuse, il faut aimer vous-même.

(*Poésies complètes.*)

THÉOPHILE GAUTIER.

Fasquelle, édit.

Poète moins de l'âme que du décor, THÉOPHILE GAUTIER montre dans ses peu nombreuses poésies d'amour une sensualité qui l'emporte sur le sentiment. On reconnaît bien là son goût de la plastique, et cette désinvolture envers le plaisir que vaut le seul attachement charnel. C'est aussi Gautier qui introduisit ou développa dans le lyrisme amoureux tout le bric-à-brac vénitien et hispano-mauresque qui fit fureur à l'époque des keepsakes, comme, plus tard, Théodore de Banville et bien d'autres depuis n'ont senti l'amour qu'à travers l'appareil grec et mythologique. Dans *España* et dans *Emaux et Camées* ce genre de petits poèmes, intéressants seulement par leur impeccable facture, abonde.

6^e PÉRIODE

LES CONTEMPORAINS

Volupté et Cérébralité

LA MORT DES AMANTS

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères
Écloses pour nous sous des cieux plus beaux.

Usant à l'envie leur chaleur dernière,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux
Qui réfléchiront leur double lumière
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

(*Les Fleurs du Mal.*)
Calmann-Lévy, édit.

CH. BAUDELAIRE.

C'est une coutume, devenue malade, de présenter BAUDELAIRE comme un « satanique ». Cette épithète a assuré ses premiers succès. Certains des poèmes que nous donnons montrent en effet l'angoisse créée par une recherche d'absolu qui se résout en complexités et en désir de bizarreries, réalisées soit par le

décor exotique, soit par l'imagination d'un « mal » plus affecté que réel. Dans sa vie, Baudelaire prêta beaucoup à toutes les imputations par des attitudes étranges, par une conduite excentrique qui au fond de son esprit était, avant tout, une ostensible protestation contre les médiocrités de la vie et la mufflerie bourgeoise. A qui ne percevait pas son génie, il imposait ses excentricités!

On sait même qu'il eut pour maîtresse et pour dame de voluptés une mulâtresse, Jeanne Duval. C'est elle dont il a célébré la beauté sombre et les charmes félins.

Mais une autre inspiratrice, M^{me} Sabatier, celle qu'on surnommait « la Présidente », anime des poèmes comme le sonnet « *Que diras-tu ce soir...* », poèmes qui montrent à quelle hauteur, à quelle pureté platonicienne son esprit, sain et fort, savait placer l'amour. Dans une petite pièce, intitulée *Hymne*, ne dit-il pas encore :

*A la très chère, à la très belle,
Qui remplit mon cœur de clarté,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité!*

*Elle se répand dans ma vie
Comme un air imprégné de sel,
Et dans mon âme inassouvie
Verse le goût de l'éternel...*

C'est cette note qui est dans son œuvre la dominante. C'est parce qu'il était difficile à son âme inquiète, à sa sensibilité suraiguë de se tenir toujours en telle élévation qu'il crispa ses nerfs à tant d'étrangetés, et même à des vices, factices consolateurs. N'est-ce pas Baudelaire qui a terminé un de ces poèmes par ce cri désespéré :

*« Ah! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût! »*

L'INVITATION AU VOYAGE

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,

Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

(*Les Fleurs du Mal.*)
Calmann-Lévy, édit.

CH. BAUDELAIRE.

SONNET

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin t'a soudain refleurî ?

— Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges ;
Rien ne vaut la douceur de son autorité ;
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit : « Je suis belle, et j'ordonne
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau ;
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone ! »

(*Les Fleurs du Mal.*)
Calmann-Lévy, édit.

CHARLES BAUDELAIRE.

LES BIJOUX (1)

La très chère était nue, et connaissant mon cœur,
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores.

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,
Ce monde rayonnant de métal et de pierre
Me ravit en extase, et j'aime à la fureur
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée et se laissait aimer,
Et du haut du divan elle souriait d'aise
A mon amour profond et doux comme la mer
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses;

(1) On sait que peu de temps après l'apparition des *Fleurs du Mal*, le livre fut poursuivi et six des pièces qu'il contenait furent condamnées. Celle-ci portait, dans l'ordre primitif du volume, le n° XX.

Jamais la volupté ne s'est exprimée en tableaux plus étranges et plus subtiles, en strophes plus admirables pour la cadence et la félinité.

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient plus câlins que les anges du mal,
Pour troubler le repos où mon âme était mise,
Et pour la déranger du rocher de cristal
Où, calme et solitaire, elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe !

— Et la lampe s'étant résignée à mourir,
Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre !

(*Pièces condamnées.*)

CHARLES BAUDELAIRE.

FEMMES DAMNÉES (1)

DELPHINE ET HIPPOLYTE

A la pâle clarté des lampes languissantes,
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait d'un œil troublé par la tempête,
De sa naïveté le ciel déjà lointain,
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout paraît sa fragile beauté.

Etendue à ses pieds, calme et pleine de joie,
Delphine la couvait avec des yeux ardents,
Comme un animal fort qui surveille une proie,
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

(1) Cette autre pièce condamnée était la LXXXI^e du recueil.

Voici peut-être, au point de vue strictement poétique, le chef-d'œuvre de Baudelaire. On ne s'explique pas qu'il se soit trouvé des juges pour condamner pareille merveille et qu'ils aient été insensibles même à la terrible et purificatrice exécution, plus morale que toutes les morales, qui couronne le poème.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,
Superbe, elle humait voluptueusement
Le vin de son triomphe et s'allongeait vers elle,
Comme pour recueillir un doux remerciement.

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime
Le cantique muet que chante le plaisir,
Et cette gratitude infinie et sublime
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir :

« — Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses ?
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir
L'holocauste sacré de tes premières roses
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir ?

Mes baisers sont légers comme ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants ;

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage
De chevaux et de bœufs aux sabots sans pitié...
Hippolyte, ô ma sœur ! tourne donc ton visage,
Toi, mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié,

Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles !
Pour un de ces regards charmants, baume divin,
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles,
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin ! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête :
« — Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,
Comme après un nocturne et terrible repas.

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes
Et de noirs bataillons de fantômes épars,
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

Avons-nous donc commis une action étrange ?
Explique, si tu peux, mon trouble et mon effroi :
Je frissonne de peur quand tu me dis : « mon ange ! »
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée !
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,
Quand même tu serais une embûche dressée
Et le commencement de ma perdition ! »

Delphine, secouant sa crinière tragique,
Et comme trépignant sur le trépied de fer,
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique,
« — Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer ?

Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !

Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide ;
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels baisers ;
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés...

On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître ! »
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,
Cria soudain : « — Je sens s'élargir dans mon être
Un abîme béant ; cet abîme est mon cœur !

Brûlant comme un volcan, profond comme le vide !
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant,
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang !

Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,
Et que la lassitude amène le repos !
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde,
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux ! »

— Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel !
Plongez, au plus profond du gouffre, où tous les crimes,
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage.
Ombres folles, courez au but de vos désirs ;
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes ;
Par les fentes des murs des miasmes fiévreux
Filtrent en s'enflammant ainsi que des lanternes
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et roidit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts courez comme les loups ;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous !

(*Pièces condamnées.*)

CHARLES BAUDELAIRE.

On trouvera les autres « pièces condamnées » dans le beau recueil des *Œuvres Posthumes* de Baudelaire, publié par M. Jacques Crépet au *Mercur de France*;

NOCTURNE

Bois frissonnants, ciel étoilé,
Mon bien-aimé s'en est allé,
Emportant mon cœur désolé!

Vents, que vos plaintives rumeurs,
Que vos chants, rossignols charmeurs,
Aillent lui dire que je meurs!

Le premier soir qu'il vint ici
Mon âme fut à sa merci.
De fierté je n'eus plus souci.

Mes regards étaient pleins d'aveux.
Il me prit dans ses bras nerveux
Et me baisa près des cheveux.

J'en eus un grand frémissement;
Et puis, je ne sais plus comment
Il est devenu mon amant.

Et, bien qu'il me fût inconnu,
Je l'ai pressé sur mon sein nu
Quand dans ma chambre il est venu.

*
* *

Je lui disais : « Tu m'aimeras
Aussi longtemps que tu pourras ! »
Je ne dormais bien qu'en ses bras.

Mais lui, sentant son cœur éteint,
S'en est allé l'autre matin,
Sans moi, dans un pays lointain.

Puisque je n'ai plus mon ami,
Je mourrai dans l'étang, parmi
Les fleurs, sous le flot endormi.

Au bruit du feuillage et des eaux,
Je dirai ma peine aux oiseaux
Et j'écarterais les roseaux.

Sur le bord arrêtée, au vent
Je dirai son nom, en rêvant
Que là je l'attendis souvent.

Et comme en un linceul doré,
Dans mes cheveux défaits, au gré
Du flot je m'abandonnerai.

*
* *

Les bonheurs passés verseront
Leur douce lueur sur mon front ;
Et les joncs verts m'enlaceront.

Et mon sein croira, frémissant
Sous l'enlacement caressant,
Subir l'étreinte de l'absent.

*
* *

Que mon dernier souffle, emporté
Dans les parfums du vent d'été,
Soit un soupir de volupté!

Qu'il vole, papillon charmé
Par l'attrait des roses de mai,
Sur les lèvres du bien-aimé!

(*Le Coffret de Santal.*)

CHARLES CROS.

Stock, édit.

La destinée de CHARLES CROS, né à Fabrezan (Aude) en 1842, mort à Paris en 1888, est des plus curieuses. Ingénieur, mathématicien, philologue, médecin, astronome, poète lyrique et satirique, il montra des aptitudes si variées et une telle profondeur dans chacune, qu'il rappelle ces hommes admirables de la Renaissance au savoir universel.

C'est à lui que l'on doit, bien qu'il soit aussi méconnu comme inventeur que comme poète, les inventions ou les prémices d'inventions telles que le téléphone, le phonographe, la photographie des couleurs, etc.... Après une vie un peu heurtée, il mourut, sans avoir obtenu le bénéfice de ses découvertes, apprécié littérairement de quelques rares camarades du Quartier Latin. Il n'avait publié que le petit recueil épuisé *Le Coffret de Santal*, que l'éditeur Stock vient de rééditer. Nous avons donné ici, plutôt que l'admirable poésie *L'Archet* déjà trop connu et un peu galvaudé par de mauvaises musiques, ce *Nocturne* d'un charme peut-être plus pénétrant, d'une passion plus intense et surtout d'un rythme tout ensemble si vapoureux, si souple, si enveloppant. Par ce seul petit poème le lyrisme français ne possède-t-il pas une nouvelle Ophélie?

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime, et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème,
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? — Je l'ignore.
Son nom ?... Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimées que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

(*Poèmes saturniens.*)

Messein, édit.

PAUL VERLAINE.

La vie de bohème menée par PAUL VERLAINE (1844-1896) oscille entre deux pôles, l'un de passion, — et toutes les passions : normales ou anormales, — l'autre de mysticisme. On sait comment vers 1890, après avoir connu toutes les faces de la vie, après avoir usé son corps et son âme dans les hauts lieux de la

beauté comme dans les bas-fonds de Paris, il se réfugia dans la fiévreuse sérénité d'une foi catholique absolue. Il se donna tout entier à cette quiétude nouvelle et écrivit l'admirable livre *Sagesse*, tout brûlant d'amour divin.

Mais auparavant, de quelle initiation à ces purs états d'âme lui avaient été ses aventures amoureuses. Il a chanté la jeune fille aussi bien que la prostituée et même, comme dans le sonnet *Rêve Familier*, l'énigmatique figure de l'idéale sœur. C'est Verlaine qui a mieux que quiconque fixé, — avec quels rythmes variés et simples! — ces imprécisions de désir, ces aperceptions ténues et maladives, ces angoisses à la fois obscures et aiguës qui ont tourmenté la jeunesse contemporaine et dissous parfois ses plus vives énergies.

Cependant, ce n'est peut-être point dans les poésies données ici que Verlaine a fixé sa plus intime attitude devant l'amour. Sa décrépitude sentimentale apparaît, incidemment, mais avec beaucoup plus d'intensité dans deux strophes de deux petites pièces de *Sagesse*. L'une, tirée d'un sonnet chuchotte :

*Midi sonne. De grâce, éloignez-vous, madame.
Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux.*

L'autre est une strophe de la « Chanson de Gaspard Hauser » :

*A vingt ans un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuses flammes
M'a fait trouver belles les femmes :
Elles ne m'ont pas trouvé beau.*

L'HEURE EXQUISE

La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

O bien-aimée.

L'étang reflète
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...

Rêvons, c'est l'heure,

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

(*La Bonne Chanson.*) (1)

Messein, édit.

PAUL VERLAINE.

(1) *La Bonne Chanson* est un recueil de petits hymnes, du plus gracieux, du plus pur sourire, que Paul Verlaine adressa, en 1870, à sa fiancée M^{lle} Mathilde Mauté, sœur utérine du compositeur Charles de Sivry. Les deux époux bientôt se séparaient. Peu à peu le poète avait repris ses habitudes de bohème et d'intempérance. Et son génie ne fut pas assez sensible à sa femme pour qu'elle sache supporter pareille conduite.

GREEN ⁽¹⁾

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

(*Romances sans Paroles.*)

Messein, édit.

PAUL VERLAINE.

(1) Ce mot anglais signifie « verdure ». Appliqué à ce petit chef-d'œuvre où l'amour prend un ton, tout ensemble, si simple, si noble et si tragique, ce terme doit s'entendre aussi bien au sens direct qu'au figuré. Green, c'est-à-dire simplicité et quelle terrible et douce simplicité!

TENDRESSES PERDUES

Nulle autre n'a connu comment je puis aimer,
Que toi qui, dans l'amour, fis ma torture telle
Que j'en porte à jamais la blessure immortelle,
Sans que le temps la puisse adoucir ou fermer.

Nulle autre ne m'a vu, triste, me consumer
En d'inutiles feux, et, lâchement fidèle,
Pleurer ma liberté sans tenter un coup d'aile
Vers les horizons clairs où l'oubli peut charmer.

Nulle autre n'a sur moi posé son pied superbe,
Que toi qui m'as ployé comme on fait d'un brin d'herbe.
— Pourtant, j'ai marché fier sous mon faix ignoré.

Nulle autre n'a connu la divine souffrance.
Nulle autre n'a connu mon cœur désespéré
Que toi qui, dans mon cœur, mis la désespérance.

(*Le Chemin des Étoiles.*)

ARMAND SILVESTRE.

Fasquelle, édit.

ARMAND SILVESTRE est plus connu du grand public par ses contes gais et paillards que par ces poèmes où, avec un contraste surprenant mais bien explicable, domine un platonisme des plus élevés. La plupart des sonnets du *Chemin des Étoiles* lui ont d'ailleurs été inspirés par une poétesse vivante, fille d'un illustre poète et dont nous croyons devoir taire le nom. Cette passion idéale ne fut point partagée et poursuivit le poète toute sa vie. C'est à sa persistance et à son insatisfaction qu'il devra le meilleur de sa gloire littéraire.